

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 MARS 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, nous commencerons un nouveau feuilleton illustré, dont l'intérêt et la moralité ne le céderont point à ceux que nous avons publiés jusqu'ici. Ce sera une œuvre absolument inédite en Canada. Qu'on se le dise !

AUX NOUVEAUX ABONNÉS

Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : "Vingt Mille Lieues sous les Mers, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du 'Monde Illustré.'"

L'HOPITAL CIVIQUE

Question brûlante d'actualité, sous quelque rapport qu'on l'envisage.

Une ville de quatre cent mille âmes, absolument désarmée en face d'une épidémie quelconque. Est-ce croyable ?

Avant toute espèce de monument—nous ne pouvons en excepter aucun, Dieu étant Charité, sans quoi il ne serait pas—, avant toute espèce de monument, la société a le devoir de sauvegarder la vie du pauvre. Nous soulignons *vie*, parce qu'il s'agit, en notre esprit, de la vie du corps, mais surtout de la vie de l'âme. Tout à l'heure, nous parlerons de cette dernière.

Les lois doivent être faites pour protéger les pauvres, les faibles. Les riches trouvent toute protection par leurs richesses. Ainsi parle Léon XIII dans l'Encyclique *Sur la Condition des Ouvriers*.

De même, la société doit créer des abris pour toutes les misères, des hôpitaux pour toutes les détresses.

L'Etat ayant presque toujours et presque partout failli à sa mission, la charité a suscité des Ordres religieux correspondant aux souffrances du peuple, à chacune de ses souffrances.

Nous savons de quelle façon les gouvernements ont témoigné la reconnaissance des peuples aux bienfaiteurs de l'humanité.

Les subtilités attribuées, en notre ville même de Montréal, à des orateurs de la chaire ou de la tribune,

ces subtilités ne pourront jamais effacer le qualificatif : INFAME, accolé à la loi française sur les congrégations.

Qu'une épidémie passe sur Montréal : qu'advient-il des centaines de mille pauvres, ouvriers, gens du peuple, quand les quelques milliers de riches pourront fuir devant le fléau, mettre leur vie et leurs fortunes à l'abri sous d'autres cieus ?

Si le petit peuple—c'est-à-dire la presque totalité de la population de la ville—concourt à l'accroissement du bien-être matériel de tous par son travail, par le paiement de sa part d'impôts de toute sorte, le petit peuple a le droit de compter sur ceux qu'il enrichit. Il a le droit d'exiger protection de ceux qu'il met à la conduite des affaires de la ville.

La nécessité, l'utilité de l'érection d'un hôpital pour les maladies épidémiques découlent de ce qui précède. Et avant tout autre monument.

A brebis tondue, Dieu mesure le vent : il exige que nous ayons la même sollicitude pour le pauvre, image de Dieu autant et plus que le riche.

Par un plan de la Providence, nous nous trouvons mêlés à des hommes n'ayant point le bonheur d'appartenir à l'Eglise romaine. Ces hommes, d'ailleurs, n'étant qu'en faible proportion relativement à ceux de notre foi.

L'Eglise du Christ, mère soucieuse de la vie spirituelle de chacun de ses fils, ne cesse de les mettre en garde contre le danger de la fréquentation des dissidents, de quelque nom qu'on les désigne.

C'est en vertu de cette loi de l'Eglise que nous catholiques, nous ne pouvons, pour aucune considération, trahir nos frères parce qu'ils seraient pauvres, les trahir en leur imposant, sur leur lit de douleur et peut être de mort, l'effrayante désespérance résultant de la neutralité.

Nous ne refuserons jamais, si nous comprenons bien nos devoirs de catholiques, de panser la blessure, de secourir le malheur, de sauver la vie d'un homme, même opposé, même hostile à notre foi. Mais ce fait particulier ne peut légitimer l'acte des dirigeants, par lequel acte toutes les croyances seraient confondues en un hôpital, pas plus que dans une école.

La neutralité est un vain mot.

Plusieurs échevins, après le vote malheureux du lundi, 10 mars courant, ont essayé de rejeter, sur le compte de la surprise, leur faute grave, leur manque de tact envers S. G. Mgr Bruchési accomplissant son devoir de premier Pasteur. L'un d'entre eux, et non le moindre, a voulu cependant exposer à cette séance du 10 les raisons devant "justifier", disait-il, son vote.

Où est la surprise ?

La bonne foi de cet échevin ne doit-elle pas être niée formellement devant ses actes ?

Toute cette séance, d'après les comptes rendus des journaux, a dû être longue. Il n'y a pas moyen d'invoquer la surprise.

Le peuple a le droit d'exiger le respect de sa foi.

Le conseil municipal a le devoir de ne proposer aucune mesure pouvant nuire à la foi.

Ceci est de droit naturel. Et le droit naturel prime les autres droits.

FIRMIN PICARD

MADEMOISELLE ROOSEVELT

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui le portrait de Miss Roosevelt, la très gracieuse fille du président des Etats-Unis.

Les femmes ont joué jusqu'à présent un rôle fort effacé dans les affaires politiques de l'Amérique ; il n'en est plus tout à fait ainsi depuis l'avènement de M. Roosevelt, qui mène une vie très mondaine, ce qui donne de l'importance aux salons de la présidence presque toujours ouverts à la haute société yankee.

Mlle Roosevelt a été choisie pour marraine du *Mé-téore*, le nouveau yacht du prince Henri de Prusse.

UNE RESSEMBLANCE

C'était la saison du renouveau. Les petits oiseaux, ravivés du retour du printemps, gazouillaient à qui mieux mieux, les arbres entr'ouvraient leurs gracieux bourgeons et dans les champs, l'on distinguait déjà la fine herbe d'un vert si tendre ; un souffle de vie plus intense vibrat dans la nature en éveil, rendant un son si doux, un si gentil murmure, qu'insensiblement il montait du cœur un besoin infini d'amour.

A peu près seul dans un tramway qui le ramenait vers la demeure qu'il habitait avec sa vieille mère, le Dr Pierre X... songeait à un autre printemps, où l'air était aussi pur, le soleil aussi radieux, où tout chantait aussi gaiement. Mais alors il était heureux et aujourd'hui—non.—

Elle avait à peu près dix-neuf ans, la blonde enfant qu'il avait tant aimée. Que de grâce il y avait dans son sourire et comme ses grands yeux bleus, rieurs et espérables, pouvaient devenir tendres et caressants.

Tout de suite, il avait deviné et compris l'âme d'ange de Marguerite, et, bientôt, se sachant aimé, il s'était fiancé.

Lui était grand, plutôt brun, sérieux et pensif, mais de beaux yeux, veloutés et doux, trahissaient son intelligence et la bonté de son cœur.

Beaux tous deux, forts de leur amour, ils attendaient l'avenir avec confiance, formaient mille projets... Pierre n'était qu'étudiant alors. Ils seraient deux pour jouir des dons de la nature, deux pour aimer et soigner les pauvres, deux aussi pour souffrir, car, toute vie a ses heures sombres, près du bonheur se cache la souffrance. Pierre et Marguerite le savaient. Mais quand on est deux et qu'on s'aime, la route semble moins longue, la douleur moins sincère.

Enfin Pierre reçut son brevet.

Ce fut un "moment d'ivresse," rien qu'un moment ! Quelques jours à peine plus tard, un mal foudroyant clouait la pauvre enfant sur un lit de douleur ; pendant huit jours la fièvre ne lui laissa aucun répit, consumant ce pauvre corps, si frêle. A peine put-elle par une pression de main, et un regard où son âme passa tout entière, recommander à sa mère, à son Pierre qu'elle aimait tant, un peu de courage, un peu de résignation.

Pauvre Pierre ! Marguerite était morte, morte en emportant toute sa joie, son espoir et son courage.

* * *

Depuis deux ans déjà, Marguerite n'était plus ! Pierre, peu à peu, avait repris courage et maintenant il était moins triste, non qu'il oubliât ! Pourrait-il oublier jamais ?... Mais la fortune lui avait souri, puis il aimait ses malades et en cherchant à soulager le mal des autres, il négligeait le sien.

Il en était là de ses réflexions quand levant soudain les yeux, il aperçut, assis en face de lui, une jeune fille. Oh ! l'étrange ressemblance !

Marguerite ! fut-il tenté de s'écrier, mais non, Marguerite était bien morte. Ne l'avait-il pas vu descendre en terre ? Et pourtant, quelle ressemblance ! Mêmes cheveux blonds, mêmes yeux bleus rieurs et jusqu'à son sourire. Rêvait-il donc ? Etait-ce une évocation ? Suivons-la, se dit-il, je veux savoir qui elle est.

Très attentif maintenant, il la vit descendre peu après et entrer dans une maison d'assez belle apparence. Descendre à son tour, revenir sur ses pas et prendre le numéro de la maison, où, pensait-il, demeurait la belle inconnue, fut son premier soin.

Maintenant, avec un peu de patience, il parviendrait sans doute à se faire présenter à elle, car il avait, dans ce quartier-là, des malades qui la connaissaient peut-être.

De nouveau les rêves venaient en foule—rêves joyeux comme cette enfant qu'il aimait déjà.—Le passé allait-il donc revivre ? sa Marguerite lui était-elle rendue ? Comme il l'aimerait, cette jeune fille, en souvenir de l'autre, car, sous les mêmes traits se cachait, sans doute, la même âme ; âme, toute de délicatesse, de dévouement.